

Dans le cadre de Momaix,
temps fort de spectacles jeune public à voir en famille

La Barbe-Bleue

À partir du conte « La Barbe-bleue » de Charles Perrault
et « Le Château de Barbebleue » de Béla Balázs
(livret de l'opéra de Béla Bartok)

Mardi 4 novembre 2008

14h30 et 20h30

Tarif : 4,50 € pour les enfants et leurs accompagnateurs et tarifs habituels



Badaboum théâtre, Marseille

Mise en scène : Laurence Janner

La Barbe-Bleue

Mise en Scène : Laurence Janner
Avec : Marianne Houspie Jérôme Rigaut
Création sonore : Julien Martin et Nicolas Martin
Création vidéo : Nicolas Martin
Création lumière : Eric Hennault
Costumes : Blandine Poulat
Scénographie : Guillaume Amiard et Sylvain Faye

La compagnie : Badaboum Théâtre
16 quai de Rive-Neuve, 13007 Marseille
04 91 54 40 71
www.badaboum-theatre.com

La Barbe-bleue ou la chambre interdite

La Barbe-Bleue est l'un de nos contes de fées les plus populaires. La Barbe-Bleue est le seul personnage qui ait pour nom une bizarrerie physique : une barbe bleue. Si la barbe symbolise la virilité, le bleu représente néanmoins la couleur la plus transparente, la plus froide, la couleur de l'infini...

En interdisant à sa jeune épouse l'accès au « petit cabinet noir », La Barbe-Bleue excite sa curiosité sans pour autant la satisfaire. En effet, il ne lui apprend pas son secret, mais qu'il a Un secret... Troublée, et malgré le danger, « sitôt son mari parti, elle a ouvert la porte ».../...« elle a été si apeurée que sa clé a tombé dans le sang »... Et aussitôt la menace terrible tombe : « Agûze, agûze, couteau goudrille, pour couper le cou à la fille ». La coupable démasquée, nous attendrons tous la célèbre formule : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » « Je ne vois rien que le Soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie ».

L'origine de « La Barbe-Bleue » se perd dans la nuit des temps. Les versions de tradition orale contiennent de nombreux caractères archaïques que Charles Perrault a supprimés pour rendre la fable plus rationnelle et plus conforme à la morale de l'époque. Aussi j'ai volontairement gardé, de manière souterraine, le rythme des formulettes initiales ainsi que certains motifs qui ont trait à la magie pour retrouver la lucidité, l'impertinence et la verve des conteuses d'antan. Nous travaillons pour cela à partir de versions de tradition orale telles que : « Le gros cheval blanc » (d'origine canadienne). « Il avient un gros cheval blanc qui emportait toutes les filles du village : toutes les mères essayaient à protéger leurs filles à cause qu'on ne savait point où ce qu'il les enmenait » Ce conte est assez similaire dans sa structure à celui des frères Grimm « l'Oiseau d'Ourdi » ; excepté que ce n'est pas un animal, mais un sorcier qui enlève les filles.

De multiples histoires ont jalonné l'histoire même de ce conte, jusqu'à ne plus savoir, si c'est un fait divers qui a été à l'origine du conte ou si c'est le conte qui a été transformé par la célèbre légende de Gilles de Rais... Si le thème de la chambre interdite est récurrent, celui du serial killer disparaît parfois, et le recours à la magie fait souvent place dans les textes plus récents à la poésie.

Tout commence par un prologue dans lequel un comédien tente de dire ce qu'est le théâtre, mais celui-ci est constamment interrompu par une femme qui fredonne un chant populaire du Nivernais : « Renaud, tueur de femmes ». Cet homme et cette femme, qui auront tenté de « dire » par des moyens différents, seront ensuite convoqués sur scène, par le conte de Perrault, sur le mode de l'évocation. La dernière partie du spectacle prendra la forme d'un opéra, non pas par le chant, mais par la lumière, le lyrisme du langage, la couleur et les images qui tout à coup éclatent. Le livret en trois actes de Béla Balázs se penche davantage sur les relations de confiance et d'amour entre les personnages. Ce conte, par sa finesse et sa symbolique, joue comme un contre-point dans cette histoire qui passe de la barbarie la plus totale à la poésie la plus pure.

Laurence Janner

Le décor

Nous aurions pu suivre à la lettre les indications scénographiques contenues expressément dans les différents textes utilisés. Finalement la conception du décor s'est faite par élimination. Des sept portes du départ, il n'en reste qu'une ; du château de Barbe-Bleue, il n'y a que deux murs et de ces murs eux-mêmes suintants et « vivants », il ne reste que le blanc uniforme et sans matière. C'est donc une abstraction qui revendique l'espace du Badaboum lui-même, un espace réduit qu'on ne saurait occulter et qu'il faut apprivoiser. Ce décor veut être énormément présent tout en s'effaçant devant le texte, les mots et les images. C'est un support de lecture. C'est un château, une grande porte, un livre de conte ouvert, ou La Barbe-Bleue, peut-être...

Sylvain Faye

Le paysage sonore

« Nous nous regardons

Notre conte racontons

Qui sait d'où nous le tenons

Émerveillés nous l'écoutons » extrait du prologue de Béla Balázs

Le conte est un objet dynamique. Au gré des cultures, il mue, s'adapte. Il suscite notre imaginaire en nous ramenant aujourd'hui à un ailleurs. Le paysage sonore de La Barbe-Bleue s'appuie sur cette richesse du conte. Les harmonies acoustiques, organiques, percent le froid des nappes électroniques contemporaines. Le conte s'inscrit dans le temps et « La Barbe-bleue » nous plonge au cœur d'un cycle. Le rythme enivrant d'une valse ou une ritournelle lancinante nous rappellent le compte à rebours invisible qui nous rapproche d'une fin certaine. Le conte dévoile le merveilleux et « La Barbe-bleue » est un voyage pas à pas, la découverte d'un monde et d'un esprit ; de porte en porte, de nouveaux espaces sonores, au sein-même d'un château suintant et chancelant, comme un prolongement minéral et acoustique du maître des lieux.

Julien Martin

On ne sait pas encore s'ils font une assemblée...

Nous connaissons la scène : il y a des hommes rassemblés, et quelqu'un qui leur fait un récit. Ces hommes rassemblés, on ne sait pas encore s'ils font une assemblée, s'ils sont une horde ou une tribu. Mais nous les disons «frères», parce qu'ils sont rassemblés et parce qu'ils écoutent le même récit. Celui qui raconte, on ne sait pas encore s'il est des leurs, ou si c'est un étranger. Nous le disons des leurs, mais différent d'eux, parce qu'il a le don, ou simplement le droit - à moins que ce soit le devoir - de réciter. Ils n'étaient pas rassemblés avant le récit, c'est la récitation qui les rassemble. Avant, ils étaient dispersés (c'est du moins ce que le récit, parfois, raconte), se côtoyant, coopérant ou s'affrontant sans se reconnaître. Mais l'un d'eux s'est immobilisé, un jour, ou peut-être est-il survenu, comme revenant d'une absence prolongée, d'un exil mystérieux. Il s'est immobilisé en un lieu singulier, à l'écart mais en vue des autres, un tertre, ou un arbre foudroyé, et il a entamé le récit qui a rassemblé les autres. Il leur raconte leur histoire, ou la sienne, une histoire qu'ils savent tous, mais qu'il a seul le don, le droit ou le devoir de réciter. C'est l'histoire de leur origine : d'où ils proviennent de l'Origine elle-même en eux, ou leurs femmes, ou leurs noms, ou l'autorité parmi eux. C'est donc aussi bien, à la fois, l'histoire du commencement du monde, du commencement de leur assemblée, ou du commencement du récit lui-même (et cela raconte aussi, à l'occasion, qui l'a appris au conteur, et comment il a le don, le droit ou le devoir de le raconter). Il parle, il récite, il chante parfois, ou il mime. Il est son propre héros, et eux sont tour à tour les héros du récit et ceux qui ont le droit de l'entendre et le devoir de l'apprendre. Pour la première fois, dans cette parole du récitant, leur langue ne sert à rien d'autre qu'à l'agencement et à la présentation du récit. Elle n'est plus la langue de leurs échanges, mais celle de leur réunion - la langue sacrée d'une fondation et d'un serment. Le récitant la leur partage. C'est une scène très ancienne, immémoriale, et elle n'a pas lieu une fois, mais indéfiniment elle se répète, avec la régularité de tous les rassemblements de hordes, qui viennent apprendre leurs origines de tribus, de fraternités, de peuples, de cités assemblées autour de feux allumés partout dans la nuit des temps, et dont on ne sait pas encore s'ils sont allumés pour réchauffer les hommes, pour écarter les bêtes, pour cuire de la nourriture, ou bien pour éclairer le visage du récitant, pour le faire voir disant, ou mimant le récit (peut-être recouvert d'un masque), et pour brûler un sacrifice (peut-être avec sa propre chair) en l'honneur des ancêtres, des dieux, des bêtes ou des hommes que le récit célèbre. Le récit paraît souvent confus, il n'est pas toujours cohérent, il parle de pouvoirs étranges, de métamorphoses multiples, il est cruel aussi, sauvage, impitoyable, mais parfois il fait rire. Il nomme des noms inconnus, des êtres jamais vus. Mais ceux qui se sont rassemblés comprennent tout, ils se comprennent eux-mêmes et le monde en écoutant, et ils comprennent pourquoi il leur fallait s'assembler, et pourquoi il fallait que ceci leur fût conté.

Jean-Luc Nancy (La communauté désœuvrée)

Extraits de presse

LA MARSEILLAISE

Mercredi 30 novembre 2005

La captive et les captivants

Et tant pis si on se répète : le Badaboum fait un travail formidable à tous points de vue. Intelligente et subtile, ludique et esthétique, profonde et passionnante, la version de Barbe-Bleue qu'offre Laurence Janner dans cette nouvelle création est un véritable bijou, apprécié à sa juste valeur par le public le plus sévère qui soit : les enfants. Le velours rouge de l'entrée en matière, basée sur le prologue de Béla Balázs et sur une comptine sombre que chantonne une jeune femme (la fluide Marianne Houspie), interrompant celui qui «sera» Barbe-Bleue mais n'est pour l'instant qu'un acteur (le vigoureux Jérôme Rigaut). Après les noyées de Renaud, les «seigneurs et gentes dames» réunis pour le spectacle entendent désormais l'histoire rendue populaire par Perrault, toujours sur le registre du conte. Fascinant, cru et brut, le rideau des jeunes cils reste levé, frissonnant à la scansion des «Anne, ma sœur Anne». L'histoire s'achève sur l'arrivée des deux frères de l'épouse trop indiscreète, et redémarrera après que le velours rouge soit tombé, et que la «pauvre femme» soit, aidée par un léger maquillage et une robe allongée, devenue Judith, l'héroïne de Balázs et de Bartok, l'opéra Le château de Barbe-Bleue, respecté à la lettre. Le spectacle, cette fois-ci, est total, de musiques ensorceleuses en projections impressionnantes : les lumières inondent l'espace, le jeu est subtil, et les sept portes s'ouvrent comme par magie, jusqu'à l'issue onirique et grand ouverte d'un conte plus captivant que jamais.

Denis Bonneville

SORTIES VIEUX-PORT N° 103

Emission diffusée sur « Dialogue » le samedi 10 décembre à 8 h et 18h15 et le dimanche 11 à midi.

La première des deux créations de la saison 2005-2006 du « Badaboum » est, jusqu'au 23 décembre, proposée au théâtre du 16 quai de Rive-Neuve – lequel, vous le savez, se voue depuis quinze ans au spectacle en direction du jeune public. Il s'agit de « La Barbe bleue », adaptation par Laurence Janner, la directrice du théâtre, du conte de Charles Perrault et aussi du « Château de Barbe-bleue », l'opéra de Béla Balázs et Béla Bartok, dans une mise en scène de Laurence Janner elle-même, avec pour acteurs Marianne Houspie et Jérôme Rigaut. J'ai vu ce spectacle mercredi dernier dans une salle pleine d'enfants de 4 à 8 ans et j'ai été aussi captivé, aussi intrigué qu'eux par ces deux histoires jumelles astucieusement agencées où se mêlent, en outre, des emprunts à la plus ancienne tradition orale d'où sont nés ces contes. Et j'ai été surpris, presque contrarié dirais-je, par le nombre de questions que les mots, les situations, la scénographie toute en sons et en lumières suggestifs ont fait affluer en moi à l'issue de la représentation. A mon âge, être interpellé de la sorte par un conte pour enfants ! Est-ce bien raisonnable ? Pour un peu, j'aurais participé avec les marmots à l'atelier qui suit chaque séance ; j'aurais dessiné comme eux le moment de la pièce qui m'a le plus frappé ; j'aurais discuté avec l'adaptatrice et son équipe, avec les comédiens convaincants du spectacle, pour essayer de dénouer les mystères de cette « amère et heureuse histoire ». « Une bien vieille histoire » où l'on entend bien sûr la formule fameuse : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? – Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie ». Une histoire complexe, en fait, avec toutes sortes de portes dont le spectateur, petit ou grand, est invité, avec l'héroïne, à découvrir les secrets. Et qui l'ouvrent à coup sûr à l'imaginaire, au rêve, à la poésie.

Jacques Bonnadier